

XYZ. La revue de la nouvelle



La table de chevet

Sylvie Massicotte

Numéro 130, été 2017

Album de famille : que sont mes amis devenus...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (2017). La table de chevet. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (130), 39–43.

La table de chevet

Sylvie Massicotte



LE SOLEIL glisse lentement derrière la montagne. Noa allume la lampe. Rose baisse le store. Ils viennent de vider le dernier tiroir de la commode de Stéphane. C'était sans surprise.

Noa verse du détergent dans un seau tandis que Rose fait couler l'eau du robinet. Ses longs doigts fins se balancent sous le jet en attendant que l'eau devienne chaude. Dès qu'on aura fini de nettoyer les tiroirs vides, je pourrai disposer du meuble comme des cartons qui traînent. J'ai envie que tout disparaisse. Les meubles, les cartons, le soleil derrière la

montagne, et même mes enfants. Rose et Noa reprendront la route tout à l'heure, chacun avec quelques souvenirs qu'ils déposeront dans leurs voitures respectives, chacun le cœur déserté, plus de père dedans. De père vivant. Je me souviens, je me souviens de ce que c'est, perdre son père. Ils auront besoin d'être un peu seuls. Et ils le seront, longtemps...

J'ai souvent imaginé que la mort de Stéphane allait me rendre ma liberté. Une liberté dont je ne sais que faire maintenant. Tout aurait été tellement différent si Nadège ne s'était pas éteinte avant lui.

Les enfants balaient la pièce des yeux. La maison est un décor qui n'est plus tout à fait le leur et qui n'a jamais été le mien. Mon cœur était là-bas, avec Nadège. Comment Stéphane a-t-il pu l'ignorer, je ne sais pas. Le dernier tiroir vidé, je me sens soulagée et j'éprouve une certaine fierté aussi. Fierté d'avoir réussi à ce que lui et les enfants ne sachent rien. Jamais. Personne n'a su. Car maintenant, aucun mot, aucune trace pour m'apprendre que Stéphane l'aurait découvert. C'est une réussite, dans une vie, que de parvenir à cacher un amour à son mari et à ses enfants. C'est acrobatique, une double vie, mais il n'existe aucune récompense pour cela, sinon le dernier tiroir vidé, vraiment. La sensation que l'on éprouve, je ne saurais la décrire. De la fierté, certainement, avec une sorte de soulagement en même temps qu'un sentiment de lâcheté. Car j'ai été lâche de ne jamais avoir rompu la mécanique. Notre mécanique de couple engourdi, de famille ronronnante. J'ai été lâche.

— Ça y est, il fonctionne ! annonce Noa qui s'entête depuis tout à l'heure à remettre en état le vieux réveil qu'avait abandonné Stéphane dans un de ses tiroirs.

Penchée au-dessus de la commode, Rose frotte une tache de manière acharnée. Elle ne montre aucun intérêt pour ce cadran que lui tend Noa et au centre duquel, entourée de chiffres lumineux, une poulette jaune picore au rythme du tic-tac. Il insiste, aimerait que sa sœur y jette un œil, simplement, il souhaiterait qu'on s'émerveille avec lui. Il a le regard heureux comme si c'était le cœur de son père qu'il venait de

remettre en marche après le long arrêt... Je me rappelle que ce réveille-matin trônait à la tête du lit de Stéphane, les premiers temps où il m'invitait à dormir à son appartement de l'époque. Ce cadeau lui avait été offert pendant ses études, par une certaine Tania dont il s'était épris au cours d'un échange franco-québécois. Il avait été très amoureux d'elle, mais Internet n'existait pas et leur correspondance avait fini par s'épuiser. Même s'ils ne s'écrivaient plus, ma jalousie de jeune fille m'avait poussée à raconter que le tic-tac m'empêchait de dormir. Il avait rangé le réveil, mais ne s'en est jamais départi.

Stéphane ne savait rien, pour Nadège et moi, j'en étais persuadée. Mais Nadège prétendait le contraire. Chaque fois que je la rejoignais, à La Napoule, arrivait un moment où elle me dévisageait avec son drôle de sourire, avant de lâcher d'un air narquois : « Stéphane le sait. » Au début, cette petite phrase avait beaucoup d'effet sur moi. Je devais certainement blêmir en me demandant si elle était assez malsaine pour avoir joint Stéphane et lui avoir annoncé notre relation. Elle voyait bien que cette éventualité me troublait. Son expression d'alors, je ne l'oublierai jamais. Sa crispation à la mâchoire, son regard rieur et intense. J'ai finalement conclu qu'il s'agissait d'un jeu, qu'elle ne dévoilerait jamais rien à personne, alors j'ai appris à la laisser jouer tel un chat avec une proie molle qui ne résiste plus. Elle ne s'est jamais lassée du jeu, mais moi, j'ai cessé d'être la proie. Elle lançait sa petite phrase, de temps en temps. « Stéphane le sait », affirmation lancée sur un ton légèrement interrogatif et qui ressemblait à une charade, mais nous continuions néanmoins notre chemin, toutes les deux, dans des sentiers qui sentaient bon la mer et le romarin. Nadège et moi à La Napoule, le bonheur des sens...

— Tu veux qu'on vide sa table de chevet ? demande Rose.

La table de chevet, Seigneur ! il reste encore la table de chevet.

— J'avais oublié, Rose... Je la viderai moi-même, allez, il faut que vous repreniez la route avant la nuit.

Rose ressemble à Stéphane lorsqu'il était contrarié. Bien sûr, elle et Noa voudraient vérifier s'ils ne trouveraient pas encore autre chose, des bribes de la vie de leur père, comme s'il leur fallait reconstituer son existence par petits morceaux. Ils connaissent quand même la manière dont il a vécu, ils savent bien qui il a été pour eux et pour ses vieux amis. Je réentends les anecdotes au salon funéraire. Ce n'est pas suffisant, on dirait. Il n'y a pourtant jamais eu de mystère autour de leur père. Stéphane était un homme simple et aimant, il n'était pas un héros, il n'était pas malheureux, pas débordant de joie non plus. Peu bavard, c'est vrai. Peut-être les enfants cherchent-ils à lui extirper des paroles qu'il était incapable de dire et qu'il aurait écrites quelque part, je ne sais pas.

— Bon. Allez, videz la table de chevet, si vous y tenez ! je lance, sachant que je ne joue plus avec le feu puisqu'il n'y a rien que j'ignore dans ce petit meuble où Stéphane rangeait ses comprimés, son baume du tigre dont je détestais l'odeur quand il se massait les tempes les lendemains de veille, et puis deux ou trois livres que j'avais lus avant lui.

Stéphane se fiait à moi pour ses choix de lecture. En fait, à travers moi, il se trouvait un peu guidé par Nadège dont il ne connaissait pas l'existence. Comme elle lisait plus que moi, elle me recommandait souvent des titres que je m'empressais de me procurer et qu'il lisait à son tour.

Noa vient s'asseoir sur le lit, tenant toujours contre lui le réveil au tic-tac obsédant. Rose a ouvert le tiroir et est déjà en train de feuilleter un des livres. Est-ce que je l'ai lu ? De quoi ça parle ? Je jette un œil à la couverture, résume un peu l'histoire, sans enthousiasme parce que je n'en ai pas en ce moment, ils ne comprennent pas cela, les enfants... Je ne suis pas convaincante, elle hausse les épaules, s'apprête à lancer l'ouvrage dans une caisse de livres à nos pieds, mais une photo noir et blanc s'échappe d'entre les pages et tombe à plat sur la carpepe.

— Qui c'est ? demande-t-elle en se précipitant sur la photo.

Elle n'arrive pas à détacher les yeux de cette image que je n'ai pas eu le temps d'apercevoir. Noa étire le cou à la manière de la poulette jaune qui continue de picorer au rythme du tic-tac lancinant. Il voudrait voir le verso de l'image. Je tends la main.

— Montrez donc ! je les prie, d'une voix qui chevrote un peu à l'idée que ce pourrait être une photo de Nadège, je pense, l'espace d'un instant.

J'attrape la photo, ancienne, noir et blanc. J'y aperçois une jeune femme en maillot de bain, qui n'a pas beaucoup de poitrine, comme Nadège. Elle est à peu près de l'âge qu'a Rose aujourd'hui. Ce regard frondeur, ce pourrait être celui de Nadège lorsqu'elle était adolescente, en vacances sur la Côte d'Azur. La fouta dans laquelle elle s'est enveloppée ressemble à celle qu'on utilisait sur la plage du château où nous sommes encore allées à ma dernière visite. Et la végétation est aussi celle que l'on retrouve dans les environs de La Napoule. Mais ce n'est pas Nadège. Ça ne peut pas être elle. Je retourne la photo et, dans une calligraphie inconnue, difficile à décrypter, je réussis à lire : « Tel que promis à l'hôtel, je t'envoie ce souvenir de l'époque où nous nous sommes rencontrés. Je t'aime. Tania. »

Je demande à Noa d'éloigner ce maudit tic-tac et me concentre davantage sur la date de l'inscription. Je lis pour la troisième fois. Il s'agit bien de l'an dernier.